George Sand.

I

Dans ces dernières temps singuliers, à cette fin de siècle des *Mémoires* de toute sorte, des confidences et des confessions de toute nature, des publications de tout genre et de toute moralité, correspondances privées, lettres intimes, mystères, révélations, etc, la presse des lettres et de la morale, si toutefois la morale a encore quelque chose de commun avec la presse, le journalisme et même les lettres, s'occupe beaucoup de George Sand et fait bruit et scandale autour du nom de cette pauvre grande femme qui fut un grand écrivain, mais qui aura été plutôt une orgueilleuse Madeleine qu'une Madeleine sainte et touchante.

Au reste, c'est un peu la faute de George Sand elle-même, puisque l'oubliée a voulu, dans le souci ou le soin de son orgueil, que sa vie intime fût connue dans ses moindres détails et justifiée, et que ses faiblesses, ses fautes et ses misères, dont elle n'a pas toujours eu la conscience et la responsabilité, ne laissassent aucune flétrissure à son nom et ne missent rien d'odieux sur sa gloire. La pensée d'avoir été fausse l'inquiète plus que celle d'avoir été coupable, et la pècheresse proteste devant la postérité contre la trahison et la tromperie. Ce n'est pas elle qui a trahi.

Mais à quoi bon, et pourquoi ce souci des vivants et de l'avenir? Le silence éternel de la tombe vaut mieux.

Avec des mémoires posthumes, des confessions, des correspondances et des lettres intimes, accusant ou vous justifiant, mais sans que votre cause ait autre chose qu'un caractère personnel, vous vous livrez volontairement aux bêtes, vous vous donnez en pâture ou en curée au public, à tout le monde, aux gens qui sont méchants plutôt que bons, aux harpies qui ne respectent rien, aux juges sans charité et sans philosophie qui sont d'autant plus violents et plus implacables qu'ils valent moins, au premier venu qui, armé d'une langue, d'une plume et d'une calomnie, est trop fier de jouer contre vous, à grands frais d'indignation et de pudeur offensée, un beau rôle de moraliste, de menteur et de sycophante. Car l'homme est volontiers une méchante bête qui se glorifie en condamnant les autres.

Les justes et les miséricordieux sont rares.

Et où sont-ils?

II

Oui, homme ou femme, souvent après avoir trop vécu et trop souffert sur cette terre, où, croyons-nous, nul de nous n'est jamais bien autorisé à juger et à condamner son semblable, faites-vous acte de raison ou de folie en appelant tant de curieux, de commentateurs et de juges autour de vous, de votre nom, de vos œuvres et souvent de vos malheureuses ou misérables amours? Est-ce donc bien nécessaire, même quand votre nom a eu de l'éclat, et le silence sur vos faiblesses et vos fautes qui deviennent rarement une leçon, ne vaudrait-il pas mieux pour vous-même et pour les autres? Si vous comptez sur la glorification ou la pitié vous vous trompez. Votre acte de courage, quand il n'est pas celui de l'orgueil, est souvent une mauvaise action. Car si vous avez personnellement le droit de vous jeter aux gémonies, vous n'avez pas celui de salir une mémoire et d'outrager dans sa tombe celle qui commit la faute de vous aimer. Voyez Jean Jacques Rousseau.

Ce J.-J. Rousseau, certes, fut l'écrivain d'une langue admirable, et si les décadents de notre siècle se croyaient quelque chose à côté de lui, ils auraient tort. Il eut également de très courageuses et très généreuses pensées ce Suisse d'une liberté naturelle perdu dans une civilisation étrange. Bien que domestique souvent, avec des goûts qui ne disaient point une nature d'élite, il rappela toujours aux hommes qu'ils étaient libres, et ses passions, souvent, l'ont élevé jusqu'à la hauteur d'une puissante éloquence et d'une chute honteuse. Son œuvre, du reste, n'a point été inutile. Quant à sa philosophie, exista-t-elle jamais? Si l'homme est vraiment philosophe, ce n'est pas tant par son savoir, son raisonnement et ses préceptes que par sa conduite, ses œuvres, sa façon de remplir ses devoirs, sa vie conforme à la raison, à la justice et à la simplicité. On peut être sage sans grand savoir, mais non sans modestie, et jamais l'on ne sera philosophe avec beaucoup d'orgueil, dût votre orgueil s'envelopper du manteau de la confession sans repentir.

Mais pourquoi le Philosophe J.-J. Rousseau, dans ses *Confessions*, a-t-il livré au mépris de la postérité le nom de Mme de Warens, sa bienfaitrice?

III

Et quand c'est la femme qui se confesse ainsi, volontairement, librement, Dieu sait par quel dépit ou par quel orgueil, par une justification que nul n'a le droit d'exiger d'elle, et que, laissant tomber les voiles de sa vie intime, elle s'expose à l'impudicité des regards publics, aux souillures de la pensée des autres, aux jugements qui ne seront jamais bienveillants et généreux, dût-elle ne pas être la grande pècheresse pour qui Jésus seul a la divinité du pardon, est-ce que la femme doit être approuvée plus que l'homme, et croyez-vous que sa courageuse confession publique, qui ne sera plus la confidence de l'amitié, la justifiera mieux des actes de sa volonté ou des fautes de son consentement.

Nous ne savons pas si l'homme, J. J. Rousseau ou tout autre, a le privilège de jeter sa vie au vent, d'en dire les misères et les hontes, d'initier le public à ses pensées et à ses actions, et si son héroïsme reçoit les pierres ou les injures qu'il a méritées, c'est assurément son affaire, et l'homme, même très glorieux et portant un grand nom, n'est jamais bien intéressant, puisque l'audace lui est toujours comptée comme vertu; mais ce privilège n'est aucunement le droit de la femme, et la femme ne doit pas l'invoquer contre l'homme lui-même.

La femme coupable est encore sacrée.

Elle n'a pas à s'accuser devant le peuple, qui n'est pas son juge, qui ne la comprendrait sans doute pas et qui la condamnerait certainement. Si sa faute lui pèse, en admettant la faute, qu'elle en ait la silencieuse douleur ou qu'elle s'en excuse courageusement devant l'offensé, s'il en est digne. Mais le peuple, le public, le tout-le-monde, le *profanum vulgus*, le juge juif aux pierres de la lapidation toujours injuste, n'a rien à voir dans votre cas de conscience et de douleur. Loin d'y faire appel il faut le renoncer, ne pas même le reconnaître. Est-ce qu'il n'est pas celui qui tue les saints eux-mêmes?

—Mais pourtant, direz-vous, si cette femme se nomme George Sand, si elle a eu au front l'étoile du génie, si elle a publié des livres que tous ont lus et que beaucoup ont admirés, si toute une génération a subi l'influence de sa parole et de sa révolte, si nous sommes aujourd'hui encore, bien plus que nous le croyons, par ses imitateurs, ses continuateurs et ses œuvres en floraison, ses disciples, ses fidèles ou ses victimes, pourquoi voudriez-vous que l'accusée, dans laquelle il y a l'écrivain de marque et de génie, ne se justifiât pas devant la postérité à laquelle elle a droit?

IV

C'est peut-être vrai. Toutefois, c'est dangereux.

Après tout, ce n'est pas précisément la confession de choses connues, vues et déjà dites, mais bien plutôt la rectification de ces choses avec des preuves à l'appui et des détails tellement intimes, sans pseudonymes de fantaisie et de roman, que les morts et les oubliés ressuscitent sous leurs vrais noms dans le drame et la comédie du jour où les amis et les parents des défunts appellent les curieux et la foule. Car il y a en tout à la fois du drame et de la comédie dans cette histoire ou ces histoires d'amours et de passions, comme dans toutes les choses de la vie, du reste. Le burlesque souvent est très près du sublime, et le rire parfois éclate au milieu des larmes, quand ce n'est pas un coup douloureux et brutal, inattendu, qui vous frappe dans la joie, au milieu de la fête, quand vous aviez le chant ou le sourire aux lèvres.

Qu'importe?

Il est fâcheux que la femme, la grande respectée ou la touchante Madeleine à laquelle aucune émancipation n'enlève son caractère sacré, soit obligée ou se croie obligée à la confession publique. Ce rôle n'est aucunement le sien. Elle n'a pas le caractère officiel devant le peuple, et ses livres, quand elle en écrit pour la postérité, ne doivent pas être les mémoires de sa vie intime, la révélation de ses amours, de ses faiblesses et de ses misères. Elle n'a point à dire, personnellement et pour elle-même, pourquoi elle a aimé, comment elle a aimé, qui elle a aimé, quelles ont été les palpitations de chair, les raisons de ses dégoûts et de ses changements, les excuses de sa liberté reprise et perdue de nouveau, les preuves de sa vertu ou de son innocence dans la culpabilité de ses actes et de ses erreurs. En le faisant avec ce qu'elle croit être du courage et de la franchise, non seulement elle peut se tromper elle-même, mais encore pauvre audacieuse dévêtue dans la beauté de ses formes vivantes et désirables encore malgré la profanation, elle se livre volontairement aux bêtes: *tradita bestiis*. Elle condamne l'amour lui-même, si beau pourtant, même quand il est coupable.

Car si l'amour est la chasteté vaincue, il doit cependant rester enveloppé dans les voiles sacrés du mystère et du respect.

On n'en fait pas la confidence au peuple.

V

A quoi donc, par la publication des *Lettres* de George Sand, aura servi l'exhumation des amours oubliées et malheureuses des deux morts glorieux qui se sont appelés Alfred de Musset et George Sand?

Au nom de ceux qui se sont aimés et admirés, trompés et séparés, peut-être un peu battus, mais sans doute réconciliés dans l'autre monde où les passions ne sont plus les mêmes, les vivants de cette génération se sont-ils entendus dans un même respect et dans une même admiration pour l'auteur de Rolla et pour l'auteur de Lélia?

Et s'il ne faut point parler d'admiration en ces choses très humaines, est-ce un sentiment de bienveillance et d'indulgence qui s'est dégagé à travers la révélation de ces passions et de ces faiblesses,—sentiment qui est comme l'absolution de deux coupables qu'on aime?

Bah! les vivants ne se sont point entendus sur les morts dans un même respect, dans une même affection ou dans une même commisération. Ils ont été amis ou ennemis. Les uns ont condamné l'homme et les autres n'ont pas absous la femme. Personne, du reste, ne pouvait en faire un saint et une sainte.

Il semblerait pourtant au langage des hommes, que la femme n'a point grandi après l'exhumation et que le débat lui a été défavorable. Ce n'est point elle qui aurait aimé véritablement, et lui, de son côté, aurait aimé autrement qu'elle. Ils auraient dû ne jamais se connaître autrement, ne devant pas se comprendre. Mais c'est elle, malgré tout, qui serait le coupable. Le grand amour de ses *Lettres*, très belles comme imitation lointaine de la *Nouvelle Héloïse* de J. J. Rousseau, son maître, a trop de phrases et sent trop le livre, l'auteur et la déclamation. Cela est plus haut que le cœur, dans la bouche ou dans la tête. George Sand est déjà gâtée par le contact de ces bohémiens et de ces comédiens qu'on nomme des auteurs, et elle en connaît le langage et les mœurs. C'est la moitié d'un nom d'homme qu'elle porte, et d'un homme oublié qui n'a pas fait long feu. Quant à l'actuel, bien que plus éclatant mais connu, il ne vivra pas longtemps, puisqu'un autre est à la porte du malade, un Pagello très beau, *à l'œil de lion*, dit elle, et qui, trente-cinq ans après la mort de la pècheresse, dira: *La Sand*.

Tant il est vrai que si les femmes sont des pècheresses, les hommes sont des misérables.

VI

Il y a pourtant en dans George Sand, sans parler de son cœur qui fut très grand, comme avec presque toutes les pècheresses du reste, de la bonne femme, de la femme de ménage, de la femme qui s'est retrouvée dans la vérité et la simplicité de Rohant, dans ce Berry si calme où les passions violentes agitent rarement les hommes, où l'on file le lin et où les moutons sont meilleurs qu'en Espagne. Dans le Berry, aujourd'hui encore, on danse à la cornemuse.

Mais il y a parfois tant de femmes dans la femme, surtout quand la femme est supérieure ou possédée par un génie. Voyez plutôt Madeleine, la plus femme des femmes, ou Thérèse de Cépède, la moins sainte des saintes, sainte pourtant. Car de la pècheresse à la sainte il n'y a qu'un pas, l'amour de Dieu.

Le malheur de George Sand, assurément supérieure, peut être même trop, mais née, semble-t-il, pour la révolte et la gloire trop coûteuse, est probablement de s'être mariée dans des conditions sociales qui ne répondaient point aux exigences de son esprit et de son cœur, si tant est que cette femme dût jamais se marier pour son bonheur et pour le bonheur d'un autre. Ce n'est pas que le dévouement fût en dehors d'elle et qu'elle ne comprît pas certains devoirs éclatants embrassés ou rêvés par son esprit plus religieux que sceptique; mais il y avait dans cette nature ardente, puissante, éprise de grand et d'inconnu, amoureuse de liberté et ennemie de toute hypocrisie et de tout asservissement, passionnée par une imagination qui ne se reposa qu'avec l'âge et dans la solitude, après les enivrements trompeurs, comme une horreur de la vulgarité et comme le besoin suprême de faire jouer ses ailes bien au-dessus de ce qu'on appelle le *terre à terre* de la vie commune. Et la jeune fille, brillante, intelligente, savante, merveilleusement douée, en qui vivait la poésie avec tous ses désirs et toutes ses aspirations, qui se savait belle et qui n'aimait que la beauté, épousa tout tristement la prose, non pas brutale, comme on l'a dit, mais vulgaire, grossière, commune, qui ne comprend pas ou qui ne veut pas comprendre, qui ne vous veut point au ciel mais sur la terre, que vous trouvez abominable par son poids et son fardeau, et dont vous vous séparez un jour dans un moment de folie et dans un accès de révolte, oubliant que vous n'en aviez plus le droit.

Car vous aviez des enfants.

VII

Quand on est femme, ayant le nom d'un mari et des enfants, où aller dans le voyage illégitime de la vie; à quel titre et sous quel habit?

Jeune encore et belle, n'ayant point encore aimé et portant en elle l'immense besoin d'aimer selon son cœur et selon ses aspirations, se figurant aussi que l'amour n'existe pas sans la liberté du choix et du dégagement, devant se tromper sur les hommes qu'elle croit connaître et qu'elle ne connaît pas, multiple dans sa nature où vivent plusieurs femmes en qui les sens, le cœur, la tête et l'orgueil s'entendent rarement et difficilement, où ira cette femme superbe de la révolte sociale, et à quel monde peut-elle désormais appartenir?

La gloire la sauvera sans doute du mépris dans lequel toute autre serait tombée.

Mais la gloire, déception elle-même, est difficile et lente, et ses chemins ne sont pas toujours glorieux, surtout dans le monde étrange des artistes et des auteurs, avec les arrivés qui vous donnent la main sans doute, qui vous aident à monter, mais dont les services ne sont pas absolument désintéressés et généreux, surtout quand ils s'adressent à la femme. Votre reconnaissance à leur endroit va bien souvent trop loin, et la camaraderie devient pour la femme un inévitable danger presque toujours suivi d'une chute et d'une douleur, tout au moins jusqu'à la période de l'habitude prise. Mais si vous montez à l'échelle de la renommée et de la gloire avec la robe au vent, vous descendez peut-être l'échelle de la morale au bas de laquelle on trouve le mépris de l'homme. Et où sont vos ailes?

C'est un vilain monde que le monde des auteurs, et une vilaine école. On n'y apprend pas la vertu.

Si vous croyez que les gens illustres, romanciers et autres, voir même Académiciens, qui nous émerveillent par leurs livres et leurs écrits, qui nous enthousiasment par la grandeur de leurs conceptions et la splendeur de leur sentiments, auxquels nous devons ou des larmes tragiques ou des rires cyniques, souvent les deux, que nous voyons dans le rayonnement de leurs œuvres sans spontanéité et où l'art a une plus grande part que l'inspiration et le génie, et que nous croyons très beaux, très braves, très nobles, très généreux, très poétiques, demi dieux au moins dignes d'une adoration qui commande l'amour à la femme, sont inévitablement bons et supérieurs, vous vous trompez quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. A moins qu'ils ne soient incontestablement grands, ils se détestent entre eux, et il n'est même pas bien sûr que les plus grands ne se jalousent point. Ils s'aiment ordinairement trop pour aimer les autres, et l'encens qu'on brûle autre part que sous leur nez, à moins que ce ne soit sur la tombe des morts, leur est volé. Et encore?.... A part cela, du reste, leur bourse vous est ouverte, et leurs amours, qui brillent par l'égoïsme de la sensation, de la possession et de la variété, n'ont pas tout à fait la durée des choses éternelles.

Le plus sceptique est-il donc celui qui paraît être le plus croyant, et le poète lui-même, avec ses ailes sublimes, ne serait-il qu'un abominable menteur ou un animal de plusieurs natures?

VIII

Ce n'est pas que celui à qui la femme affranchie, génie libre désormais ou croyant l'être, a donné la main au lendemain de son émancipation, ait été un homme absolument mauvais.

Jules Sandeaux ne fut pas plus un méchant homme qu'il ne fut un grand écrivain, et si l'on parle encore un peu de lui comme auteur, comme écrivain agréable et facile, comme romancier dont les Nouvelles ne sont pas sans charmes, c'est parce que George Sand a pris la moitié de son nom en lui donnant un peu de son cœur libre.

Mais si Jules, l'inférieur et le plus faible, fut un bon ami, un bon camarade, pas trop corrupteur, pas amoureux jusqu'à la folie d'un cœur ardent et d'un tempérament de sauvage, aimant à la parisienne et même sa blanchisseuse, il n'était point assez grand pour dominer ou pour absorber celle qui ne voulait pas être dominée et qui se sentait à bon droit supérieure. Il manquait de prestige et de puissance. Il n'avait pas la passion et la poésie voulues. Jules était trop petit pour Lélia accompagnée de plusieurs autres. Sans avoir la prose du mari et son obligation, il n'était point le génie que le génie demandait, et si la femme était bonne, avec certaines affections maternelles ou quasi-maternelles d'un cœur compatissant, la femme était pourtant trop haute ou trop orgueilleuse pour la médiocrité. Son cœur et son génie de tourmentée voulaient mieux. Aussi son premier essai d'amour, sans être une initiation psychologique, fut-il un épisode peu criminel et peu dramatique que l'on oublie volontiers. Mais il y avait, avec tout le désir de l'esprit s'agitant sans doute dans la passion de l'impossible, autre chose à chercher, à trouver et à aimer. Est-ce que l'amour ne sera pas toujours un mystère, et quand Psyché voit, l'amour ne s'évanouit pas en laissant l'âme désespérée et cherchant toujours?

Alfred de Musset, le poète aux chants que l'on croit sublimes, qui a de l'inspiration et du souffle, qui parle la langue de la passion et la langue qui plaît à la femme, puisqu'elle est la langue rhytmée, étrange et caressante, sera-t-il pour George Sand l'amour trouvé ou retrouvé?

Celui-là doit être beau.

Sera-t-il l'égal?

J. GENTIL.

PENSÉES.

Le plaisir de la science est sans mélange. Au-dessus de ce vrai plaisir, sont les plaisirs qui naissent de la tempérance, et tous ceux qui suivent la vertu comme le cortège d'une déesse.

La tendresse est une fleur qui résiste à vingt orages et que tue une seule gelée.

La force du mal est, en ce monde, moins redoutable que la faiblesse du bien.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

L'atavisme existe-t-il ou n'existe-t-il pas? L'hérédité physiologiste est-elle un mythe et peut-on s'en "évader"?

Hippocra-Brieux dit oui, mais Gallien-Darwin, en compagnie de quelques autres savants plus modernes et non moins distingués, dit non.

Les théories de Buffon, d'Owen, d'Herbert Spencer sont de simples perfectionnements apportés à l'hypothèse de Darwin. C'est dans des travaux plus récents qu'il faut chercher la démonstration de l'atavisme.

Parmi les physiologistes contemporains qui se sont le plus occupés de ce captivant problème, Weissmann, dans sa *Théorie de l'hérédité* publiée en 1885, est un de ceux qui paraissent s'être le plus approchés de la solution.

Selon lui, l'hérédité est causée par la continuité du plasma germinal duquel procède tout le monde organique.

Mais, que Weissmann ait ou non raison et quelle que soit la source et la cause de l'hérédité, c'est surtout par ses manifestations extérieures qu'elle prouve son existence.

En ce qui concerne les affections organiques, l'hérédité n'est plus niable. Il est même démontré que la prédisposition héréditaire se manifeste, chez les descendants, dans la plupart des cas, au même âge qu'avaient les parents lorsqu'ils étaient atteints du même mal.

Il en est de même pour la prédisposition au suicide qui, d'après Gintrac et Brière de Boismont, devient aiguë chez les descendants à l'âge où leurs parents se sont suicidés.

L'épilepsie, la scrofule, la goutte, le rhumatisme, la phtisie se transmettent aussi d'une génération à l'autre, ainsi que le démontre le docteur Luys, dans son livre *Des maladies héréditaires*, avec nombre d'exemples à l'appui.

Des savants comme Schœpff, Norris, Clément Lucas ont décrit abondamment la transmission atavique pendant trois et quatre générations des maladies nerveuses ou mentales, des difformités naturelles ou accidentelles.

Certaines difformités, comme un sixième doigt à la main où un doigt mutilé, se transmettent presque toujours à la génération suivante.

Quant aux affections mentales, aucun doute. L'histoire est connue du physicien anglais Brewster, inventeur du kaléidoscope, qui avait une peur horrible de se noyer; ses enfants et arrière petits-enfants manifestèrent toute leur vie une frayeur insurmontable de l'eau. Ce cas d'hérédité n'est-il pas curieux?

Galton, le physiologiste anglais, a démontré, il y a une vingtaine d'années, que les hommes qui exercent beaucoup leurs muscles transmettent à leur descendance un système musculaire développé. Il répondait ainsi au mot de Diderot—en le justifiant dans le domaine physiologique—disant, un siècle auparavant, que ses contemporains "faisaient si peu de travail physique et exerçaient leur cerveau avec une telle ardeur qu'il n'y avait aucun doute que les hommes ne seraient bientôt plus qu'une tête".

La théorie de l'atavisme a été vivifiée dans ce siècle par des exemples célèbres.

Telles familles ont fourni toute une lignée de malfaiteurs. D'autres, au contraire, ont compté des individus remarquablement doués au point de vue intellectuel.

Ainsi, Sébastien Bach a eu douze enfants, tous musiciens de grand talent.

Jean Bernouilli, le célèbre mathématicien suisse, comptait dans sa famille une dizaine de mathématiciens.

Quelquefois les aptitudes varient, se dirigent indifféremment vers les sciences, les lettres ou les arts.

C'est ainsi que l'astronome Herschell a eu des enfants et des neveux qui se sont distingués, les uns dans la musique ou la poésie, les autres dans les sciences exactes.

Bayle, le médecin anglais bien connu, était allié par les liens du sang à une vingtaine d'hommes politiques éminents.

L'atavisme, malheureusement, est vrai en mal comme en bien: le vice et le crime se transmettent tout comme la perfection morale. Est-il au pouvoir de l'homme d'en corriger les effets? Oui, assurément—et c'est ainsi que nous arrivons par une voie différente à la conclusion consolante de M. Brieux qui, lui, nie l'existence de l'hérédité.

Mais comment annihiler les effets de cette tare que chacun porte en soi en naissant?

Par l'éducation, répondent les mêmes physiologistes, convaincus de la fatalité atavique.

Par l'éducation, qui forme et réforme le caractère, l'esprit, le cœur, les sentiments; qui développe la force de volonté, rétablit l'équilibre intérieur, ennoblit le type humain, le transforme, en un mot, dans le domaine psychique comme dans le domaine matériel, et lui rend normales les conditions de l'existence en dépit même du défaut originel que lui ont légué ses ascendants.

LA FLEUR Qui Fait Aimer.

I

... Les nefs blanches aux voiles semées de croix annonciatrices avaient fui sur la mer mystérieuse, un soir d'automne triste et tiède.

Foulques le Magnifique, Seigneur de Fréjus, de Montségur et de Minerve, s'était embarqué sur la plus grande, celle qui portait à la proue les icones vénérées des Saintes Marie et Marthe et où les rameurs psalmodiaient sans trêve de pieuses oraisons, où pour conjurer les tempêtes le légat Johannès de Viterbe bénissait à l'aube et à la tombée des ténèbres le ciel et l'eau.

Parce que des Anges avec de doux gestes éblouissants avaient traversé ses lourds sommeils de chasseur, parce que le remords des fautes qui souillaient son âme, l'effroi de l'éternelle damnation le minaient ou parce que l'Inconnue, l'espoir des chevauchées héroïques, des pillages et d'entraîner, aux lendemains des tueries, sous sa tente les captives dont le corps souple ondule en des danses démoniaques, dont les rites d'amour emparadisent et ensorcèlent, attiraient son cœur aventureux, Foulques avait dit adieu au château d'orgueil qui couvre les bois et les plaines de l'ombre de ses onze tours, qui semble incrusté au fond du ciel, à la Dame de douceur et de beauté qu'il avait conviée naguère à fleurir son gynécée.

Et Rosemonde, depuis lors, attendait dolente, anxieuse, fidèle, le Maître qui ne revenait pas, qui peut-être agonisait sur quelque amas de cadavres guettés par les vautours, peut-être maudissait sa destinée derrière les grilles d'une geôle, usait sa vigueur en d'humiliantes besogues de servage.

Ses larges yeux, qui faisaient songer aux champs de lins dans la pâle lumière des aurores, avaient changé de teinte, étaient presque de la couleur des housses de soie qui endeuillent les crucifix durant la Semaine d'expiation et de tristesse.

Ses bras s'alanguissaient, révélaient le morne ennui qui la consumait, sa bouche qui ne souriait plus à la vie avait l'apparence d'une rose vainement offerte et que d'inclémentes mains dédaigneuses laissent se flétrir dans l'ombre.

Et l'anneau nuptial luisait en la blancheur de ses doigts fuselés comme pour lui rappeler son devoir, pour la préserver des tentations.

Nul ne lui apportait des nouvelles de son Seigneur, ni les pèlerins qui se lamentent avec des regards de détresse et des pieds saignants, qui mendient un gîte quand s'écroule la voûte des ténèbres et que les grenouilles coassent dans les fossés, ni les chevaliers errants qui cachent leur visage, ni les soldats qui désertèrent la lutte, qui racontent d'une voix chevrotante de vieillard d'étranges miracles, de fabuleuses batailles, d'inoubliables visions.

En vain, les Cours d'Amour avaient-elles eu pitié de ce morne veuvage, de ce jeune cœur qui ressemblait à un jardin abandonné, que ne consolait, que n'animait aucune tendresse. En vain, lui avaient-elles ordonné d'oublier les mornes Hiers, d'écouter les voix qui supplient, qui promettent des béatitudes sans fin, qui invitent aux baisers, qui secouent la chair et l'âme de frissons délicieux, l'avaient-elles relevée des anciens vœux.

En vain, le page Aymerillot, qui l'adorait, qui eût voulu la servir à genoux, qui n'était heureux que lorsqu'il la contemplait, lorsqu'il la respirait, qui sanglotait de joie quand elle lui frôlait les cheveux de sa bouche morose et qu'elle enchantait et qu'elle désespérait, Aymerillot des Iles d'Or, qui avait pour marraine la décevante Mélusine, la harcelait il de ses litanies de détresse, guettait-il ses défaillances, la conjurait-il d'exaucer son unique rêve.

Et à bout de forces, ne pouvant plus maîtriser son cœur où germait le Péché,—le soleil se couchait derrière les collines violettes et dans le parfum subtil des tilleuls montaient des flûteries de rossignols, et les lèvres palpitantes, vermeilles d'Amerillot se tendaient à ses lèvres vaincues, s'en approchaient, les brûlaient de leur souffle,—Rosemonde, éperdue, avait murmuré:

"Il est là-haut une étoile où s'épanouit la fleur chaste, qui fait aimer, qui préserve de la vieillesse hideuse.... aie le courage de la conquérir et je jure que je t'appartiendrai jusqu'à la mort, et que plus rien ne m'empêchera d'être tienne!"

II

Aymerillot s'enfuit comme un fou, se rua vers la plus haute tour. Il maudissait âprement l'inflexible qui se raillait de sa peine, qui le leurrait de moqueuses promesses, qui le condamnait à d'irréalisables et chimériques épreuves.

Que lui importait désormais de vivre puisque Rosemonde se détournait de ses bras, puisqu'il ne connaîtrait jamais la saveur grisante de son amour!

Et d'un élan impétueux, le page blond se jeta dans l'abîme où flottaient comme des écharpes d'or et de pourpre.

Mais les vagabondes nuées se métamorphosèrent alors en merveilleuses apparitions, enveloppèrent, enlacèrent, serrèrent le malheureux enfant, l'emportèrent en un frémissement de chevelures éparses, d'ailes vibrantes, de divines roseurs, à travers le ciel crépusculaire où un à un s'alumaient les premiers astres.

Des appels de pie, des chansons d'espoir, des gazouillis de rires se répondaient en la procession légère, onduleuse, éveillaient comme un concert de harpes dans la sérénité et le silence de la fin du jour, les voix alternées de Mélusine et de ses sœurs célébraient le bonheur du rêve, apaisaient les soucis, les angoisses, les dolences d'Aymerillot.

Et les fées entraînèrent le page endormi au milieu des constellations qui déroulaient dans l'immensité bleue leurs figures magiques, leurs scintillements de pierreries, leurs lignes harmonieuses, planèrent, s'attardèrent, volèrent audacieuses—telles des abeilles en une prairie de fleurs—de la Grande Ourse aux Pléiades, du baudrier d'Orion à la neigeuse voie lactée, se posèrent enfin sur l'étoile admirable où s'épanouit la fleur qui chante, qui fait aimer, qui préserve de la vieillesse,—sur Vénus.

III

Or, Amerillot, comme quelque Héraclide dompteur de monstres, avait triomphé des pires embûches, des sphynges accroupies au seuil obscur des antres et dont il faut déjouer les énigmes ambiguës, des dragons dévorateurs qui ressuscitent plus terribles à chaque coup d'épée, des larves invisibles qui entraînent les héros vers d'insondables gouffres de feu, des Floraunyes qui modulent de leurs lèvres tentatrices tous les mots les plus doux des tendresses, qui exhalent des parfums si pénétrants que l'on s'abat les yeux affolés de vertige, les doigts las de serrer l'arme de salut et des mirages funèbres qui emplissent l'âme d'épouvante, qui lui suggèrent de lâchetés.

En la clairière d'une forêt bleue, il avait accompli l'épreuve d'amour, cueilli la fleur qui chante, qui fait aimer, qui préserve de la vieillesse, la fleur dont le charme frêle, la délicate corolle, les pâles nuances évoquaient les perceneige.

Et des années longues, longues, s'étaient écoulées depuis qu'il cheminait, qu'il bravait pas à pas la Mort, qu'il obéissait au vœu de Rosemonde.

Il était épuisé. Il souffrait de ses nombreuses blessures. Il ne se glorifiait plus de sa victoire et de la fleur idéale qui embaumait ses haillons ensanglantés. Il s'imaginait qu'il avait vécu des siècles et des siècles.

Et voici qu'au détour d'une route devant la porte d'une chaumière où pendaient aux treilles des grappes de muscat, le héros aperçut une jeune fille en robe blanche qui filait sa quenouille, le regard loin de tout, et si radieusement belle que l'on aurait cru qu'elle était l'incarnation divine du printemps. Il s'arrêta comme si soudainement ses pieds fussent devenus d'une lourdeur de plomb.

Et avant qu'ils n'eussent échangé une parole, le sourire de bon accueil jaillit de cette bouche qui chantait doucement, tendrement comme la fleur du mystère—que serraient les doigts tremblants du page. De ses yeux éblouis, la fileuse contemplait le calice magique, le demandait à Aymerillot, lui offrait en échange ses lèvres virginales et la place chaude près d'elle sur le banc, sous les pampres et les grappes, le repos, le bonheur, l'amour.

Et Aymerillot des Iles d'Or donna la fleur et baisa les lèvres, oublieux de son premier rêve, de ses anciennes douleurs, des jours d'effroi et de sang.

IV

Les nefs blanches aux croix annonciatrices ne revinrent pas des pays d'Outre-Mer, le page blond qui avait tenté l'âme incertaine et fidèle de Rosemonde ne répondit jamais aux tragiques clameurs qu'exhalait la dame de beauté par les nuits de lune.

Les cheveux rayonnants de l'esseulée blanchirent, les araignées tissèrent leur linceul autour de son front immobile qui se ridait, de son cœur qui s'ulcérait.

Et ses prunelles de douceur et de mélancolie s'usèrent à regarder sans trêve les étoiles, s'éteignirent dans les larmes comme des cierges que cingle la pluie....

L'esprit des autres expliqué.

....Elle a d'assez beaux yeux
Pour des yeux de province....
GRESSET (Le Méchant.)

Jamais surintendant ne trouva de [cruelle.
BOILEAU (VIIIe satire.)

Mon verre n'est pas grand, mais je bois [dans mon verre.
Alfred DE MUSSET (Namouna)

On spécule sur tout même sur la femme.
Armand CHARLEMAGNE (L'Agioteur).

---

triompher trop tôt, qu'il ne fallait pas compromettre, par amour-propre, un plan si longuement préparé.

Et, toute doucereuse, elle dit.

—Monsieur Lequesnoy aime toujours à plaisanter?

—J'aime à voir clair.

—Dans mon cas, monsieur, vous voyez plus clair que moi. Je vous prie de croire que c'est par un dévouement à Geneviève....je veux dire à Mme Frédéric Lequesnoy, que je m'occupe des affaires de M. Plainval.

—Allons!....vous êtes une fine mouche; mais vous perdez votre temps à me conter des balivernes. Emportez vos soixante mille francs; et méditez simplement sur ceci, c'est que, le jour où la teinturerie Plainval vous appartiendrait autant qu'à Plainval lui-même, je prierais sérieusement mon fils de mieux employer ses capitaux qu'à soutenir un crédit qui s'effondre. Là-dessus, ma jolie demoiselle....

Il redevenait aimable, malicieux.

—Avez-vous des nouvelles de nos jeunes mariés?

—A peine quelques mots de Geneviève!

—Et moi, rien que des dépêches de mon fils!

—Il faut les excuser, ces enfants; est-ce que des amoureux, de jeunes amoureux peuvent trouver le temps d'écrire?

Et Pascaline eut un sourire encore plus malicieux que celui de M. Lequesnoy; car elle seule pouvait comprendre.

Et, ayant tiré sa révérence au vieil industriel, elle partit, en songeant:

—Grogne, mon bonhomme! Il faudra bien que tu t'inclines comme les autres, et c'est ta belle-fille elle-même qui t'en priera.

Car il ne s'agissait pas seulement pour elle de parvenir à se faire épouser par M. Plainval, mais il fallait, encore que la chose s'accomplit en douceur, que son mariage l'imposât à toutes les familles de Roubaix, et il était indispensable que cela commençât par celle où elle ambitionnait d'entrer. Si, mariée à M. Plainval, elle n'était que supportée par Geneviève et son mari, et si le vieux Lequesnoy continuait de la battre en brèche, elle n'occuperait guère un rang plus élevé que celui qui lui appartenait déjà. Et elle ambitionnait non seulement la situation, mais la considération. Et d'autres raisons, que personne ne soupçonnait encore dans Roubaix, rendaient son ambition presque légitime, cette ambition que M. Lequesnoy jugeait presque scandaleuse.

Après le départ de Pascaline, le vieil industriel s'était mis à rôder par l'usine, passant de magasin en magasin, d'atelier en atelier; mais il ne grondait aucun ouvrier, aucun employé ce matin, il ne remarquait aucune faute. Il était tout à cette pensée:

—C'est que la coquine mettra tout en œuvre pour y arriver.

Et cela le révoltait. Ce n'était pas son absence totale de fortune et de situation qu'il lui reprochait; il avait prouvé qu'il était capable de désintéressement en permettant à son fils d'épouser Mlle Plainval, laquelle, en fait de dot, avait reçu un trousseau.

Ce n'était pas davantage l'idée que M. Plainval se remarierait qui le choquait outre mesure. Lui-même avait beaucoup souffert de l'isolement où l'avait laissé la mort de sa femme. Mais si Plainval voulait se remarier, qu'il choisit une personne du pays, ayant du sang d'industriel dans les veines, et non pas cette intrigante qui jouait du dévouement comme les coquettes de leur beauté!

—Epouser l'institutrice de ses filles....

Il répéta cela vingt fois, y ajoutant souvent:

—Il est vrai que l'homme est si bête et si faible devant la femme!

Lui-même, ne désirait-il pas déjà voir dans sa maison, cette belle fille que, tout d'abord, cependant, il avait presque repoussée et contre laquelle, encore tout à l'heure, il avait eu une parole désagréable?

C'était une vie si creuse que la sienne, en dehors de l'usine. Il n'avait jamais été un débauché, comme son fils; il avait travaillé toute son existence dans les deux hectares que couvraient ses ateliers, ne les quittant que le soir pour se reposer auprès de sa femme. Après la mort de celle-ci, il avait eu, en son fils, un compagnon intermittent, mais affable. Seulement, depuis que Frédéric faisait sa cour à Mlle Plainval, le vieux père était bien négligé.

Et il sentait, fort nettement, que son bonheur était, maintenant, dans cette bru au visage si doux et si mélancolique, dans les petits enfants qu'elle lui donnerait.

Et lorsque, le soir de cette journée, il reçut une lettre d'elle, lui annonçant que son mari l'emmenait en Italie, il eut une grosse déception. Il comptait si bien qu'au bout d'une quinzaine de jours de Paris les amoureux rapporteraient la gaieté dans sa maison!

Elle s'excusait, du reste, fort gentiment, en termes bien affectueux. Cette idée était venue à Frédéric, tout d'un coup, parce qu'il était ennuyé de se heurter sans cesse, dans Paris, à des fâcheux; et ils allaient fuir les importuns. Leur absence se prolongerait de deux ou trois semaines, parce que ce n'était pas la peine d'aller en Italie pour quelques jours; mais, quand ils reviendraient, elle n'aurait plus envie de quitter Roubaix "de longtemps, longtemps...."

—Après tout, ils ont raison, dit le vieux Lequesnoy, agréablement chatouillé par cette promesse.

Et, puisqu'il avait trois semaines devant lui, il trompa son attente en procédant à un grand nettoyage de sa maison. Il n'avait pas à toucher à la chambre des jeunes mariés, que Frédéric avait déjà amoureusement meublée; mais il voulut donner un air de fête à toute l'habitation, fit repeindre tous les plafonds, changer les papiers; il aurait même remplacé la plupart des tentures.

—Mais c'est elle qui décidera... Je n'aurais qu'à choisir des choses qui ne seraient pas de son goût!

Durant ces trois semaines, c'est à peine s'il vit Pascaline et M. Plainval. L'échéance passée, on n'avait pas besoin de lui; pour la prochaine, Frédéric serait rentré à Roubaix, et, de son côté, il aimait autant les oublier. Leurs relations se bornaient à se communiquer les lettres qu'ils recevaient des voyageurs, lettres qui, assez souvent, produisaient une sorte de malaise chez M. Lequesnoy. Qu'elles fussent de Frédéric ou de sa femme, il s'en dégageait toujours une nuance mélancolique. Certes, ils semblaient s'entendre parfaitement, parlaient toujours l'un de l'autre de la manière la plus affectueuse, mais sans qu'on sentit jamais entre eux un élan de ce joyeux amour qui paraîtrait devoir toujours être la note dominante d'un voyage de noces.

A chaque lettre, M. Lequesnoy s'en étonnait d'abord, mais il se disait ensuite:

—Elle a le caractère si réservé. Et elle déteint sur mon fils!

Puis, durant quatre ou cinq jours, il n'y eut plus de lettres. Rien que des dépêches annonçant qu'ils étaient en bonne santé et qu'ils accomplissaient leur retour au logis.

Ils s'arrêtèrent deux jours à Paris, et enfin la bonne dépêche arriva.

Et M. Lequesnoy était si impatient, qu'il se rendit près d'une heure en avance à la gare pour accueillir son fils et sa bru.

M. Plainval et Pascaline n'arrivèrent exactement que deux minutes avant l'heure du train. La gouvernante avait trop de besogne, avec la caisse et le ménage à diriger, pour ne pas économiser son temps.

Elle avait pourtant trouvé le moyen d'aller récemment à Paris commander et essayer une toilette, qu'elle inaugurait aujourd'hui et qui choqua profondément M. Lequesnoy. Jusqu'alors, Pascaline, en effet, avait toujours été d'une parfaite simplicité de mise; malgré sa jeunesse et sa mine éveillée, il n'y avait qu'à la voir avec Geneviève pour deviner qu'elle était "l'institutrice." Aujourd'hui, elle avait une toilette de femme élégante, très garnie, un amour de chapeau, des gants très fins.

—Elle est en train de faire sa petite évolution, la gredine! songeait Lequesnoy, et d'empaumer ce pauvre Plainval.

Il n'eut pas le temps de poursuivre ses observations. Le train entrait en gare, et le visage de Frédéric apparaissait, tout rayonnant, à une portière.

—Allons, j'étais un sot, se dit M. Lequesnoy, je m'étais alarmé à tort.

Cependant, son inquiétude se renouvela aussitôt qu'il eut aperçu les traits attristés, même un peu angoissés de Geneviève.

Mais elle descendit si gentiment dans ses bras et mit tant de douceur à l'embrasser le premier, que cette mauvaise impression s'effaça rapidement.

Il n'avait nul besoin, d'ailleurs, d'une bru tapageuse. Ce qui manquait dans sa maison, dans son âme, c'était cette influence si exquise d'une femme, cette flamme légère, enveloppante, caressante, sans laquelle tout foyer n'est plus qu'un mauvais feu.

Maintenant, elle embrassait son père avec plus de respect que d'élan.

Et elle murmurait à son oreille:

—Tout s'est bien passé en mon absence comme tu le désirais?

Il répondit, avec presque de l'humeur:

—Eh bien, il n'aurait plus manqué qu'il ne tint pas sa parole!

N'avait il pas tenu son marché, lui, en donnant sa fille? N'était-il pas tout simple, tout naturel, qu'on le tint vis-à-vis de lui?

Quant à Pascaline, elle couvrait Geneviève de tendresses, mais d'une manière toute différente de celle d'autrefois. Geneviève n'était plus "mademoiselle." Et elle n'était pas davantage "madame" pour elle. Dès la première phrase elle l'avait appelée:

—Ma chère enfant....

Et rien que cette appellation résumait l'importance que Pascaline se donnait aujourd'hui vis-à-vis de son ancienne élève. Et Geneviève se coulait contre elle:

—Il faudra que je vous parle sans tarder!

—Ah!.... bien! fit Pascaline avec un léger tremblement. Dans une heure ou deux?....

—C'est cela.

Ils quittèrent tous la gare. Plainval et Pascaline regagnèrent la teinturerie, les Lequesnoy leur manufacture.

Et tandis que Geneviève se débarrassait de la poussière du voyage, Frédéric, instinctivement, se rendit dans le bureau, dans cette petite pièce qui, jusqu'alors, avait été le centre de sa vie.

Et il se laissa tomber sur son fauteuil avec tant de lourdeur, et son visage prit aussitôt une expression si désolée que le vieux Lequesnoy, qui le suivait, le saisit par les épaules, et lui renversant énergiquement la tête et mettant ses yeux sur ceux de son fils:

—Ah çà! qu'y a-t-il donc?

Ce qu'il y avait!

Un regard d'une indicible tristesse s'échappa des yeux de Frédéric.

Et, quelques secondes, le désir le hanta d'ouvrir tout son cœur à son père, de chercher en lui un repos, la consolation, l'assistance qu'il eût certainement demandés à une mère. Mais la rigidité de caractère du vieux Lequesnoy lui apparut en même temps.

Livrer sa douleur, ses doutes à son père, c'était s'exposer à chasser Geneviève de leur maison. Son père, en effet, n'aurait pas la lâcheté que lui donnait son amour. Au récit de cette aventure, le vieil industriel répondrait catégoriquement:

—Il faut savoir.... Ou l'enfant est bien l'enfant de sa sœur, et alors il faut, tout en blâmant sa généreuse légèreté, admirer combien elle est bonne!.... Ou elle est coupable, et nous ne pouvons pas admettre ça ici, à la place de ta mère!

Ainsi, sans nul doute, raisonnerait M. Lequesnoy, uniquement lié à Geneviève par une affection de convenance, affection qu'il eût